

## Conclusion

Au moment de conclure ce travail, nous nous retournons sur le chemin parcouru. Certaines des informations qui y figurent sont en gestation depuis notre enfance, d'autres ont été collectées la veille de rédiger cette conclusion : c'est pour nous le signe d'une matière vive, issue de l'expérience des hommes et des femmes et non un fantasme.

Nous ne nous leurrerons pas à propos de cette « vivacité » : il s'agit bien ici de mémoire car l'immense majorité des pratiques évoquées au cours de notre étude a littéralement disparu.

Certaines ont fait l'objet d'un revivalisme à usage pédagogique ciblé : c'est le cas des comptines notamment et des chants dans la ronde. Mais l'expérience nous a rendu lucide sur la difficulté de pérenniser des pratiques qui sont conditionnées à l'usage d'une langue dont on a vu qu'elle devenait de plus en plus l'objet d'une communauté scolaire et militante elle-même sous pression diglossique plutôt qu'un fait spontané.

D'autres enfin bénéficient au moment de notre écriture d'une pratique tout à fait résiduelle, cartes et quilles notamment, en équilibre sur le fil qui mène à l'abandon : ce sont ces deux domaines qui ont motivé notre recherche approfondie, convaincus que nous sommes de pouvoir les revitaliser à notre échelle. Aussi militants soyons-nous et favorables à l'usage de l'occitan qui est notre langue de communication intime quotidienne, nous croyons qu'une part de son salut se trouve non dans la langue elle-même mais dans la gestuelle, les sensations et les sentiments que nous lui associons. Cette question du sensible est incontournable pour l'occitan du XXI<sup>e</sup> siècle.

L'histoire socio-linguistique de l'occitan a bien montré tous les écueils et pressions auxquels la langue est confrontée dans le cadre national. Ce vaste mouvement d'étude critique, dont il y aurait encore beaucoup à dire, a fondé l'attitude combative et revendicatrice du militantisme des premières heures. Mais, devant la difficulté d'asseoir une reconnaissance politique et socio-culturelle pérenne dans l'Etat le plus centralisé du monde, elle a aussi développé un certain misérabilisme : l'occitan est une victime. Mais qui est son bourreau ?

C'est un peu tout le monde. D'autres que nous ont montré bien mieux que nous ne saurions le faire les facteurs et raisons de la dislocation de l'occitan. Quoi qu'il en soit nous croyons que la communauté linguistique est première responsable et complice, à commencer par nous qui cantonnons l'occitan à notre usage intime et social mais écrivons le présent mémoire en français. C'est d'autant plus le cas à une époque d'extrême information et sensibilisation qui a permis un retournement positif de l'image de l'occitan par ses propres locuteurs (ce qui ne fut pas le cas trop de décennies durant).

Si l'occitan n'est pas un thème politique, c'est aussi parce qu'il n'est pas un thème social qui enflammerait banlieues, campagnes ou réseaux sociaux. Les paysans d'Occitanie vont déverser du fumier ou brûler des pneus devant les préfectures pour pérenniser les subventions de l'Europe, non pas l'usage de l'occitan par l'administration qui les encadre. L'occitan n'est même plus un thème identitaire collectif : il ne l'a peut-être jamais été dans la mesure où aucun mouvement politique n'a représenté de manière synthétique les travaux culturels et intellectuels de l'occitanisme ni n'en a fait le prisme incontournable de tout positionnement politique. Il n'y a pas eu d'adhésion populaire à l'occitanisme car il n'y en a pas eu de traduction politique déterminante, qui est en France la légitimité du « populaire » tant « le peuple », quel que soit sa langue, est habitué à s'en remettre aux pouvoirs publics au sujet de son propre destin, autrefois le roi, aujourd'hui le président. Nous touchons à « la servitude volontaire ».

Cette ascension au sommet des représentations du pouvoir ne nous éloigne pas des jeux mais nous y ramène par réflexion. Elle nous permet d'apprécier le contexte et les règles du jeu socio-linguistique et d'adapter notre stratégie en conséquence.

La langue, si culturelle qu'elle soit, reste un médium et l'acculturation des populations françaises nous montre à quel point on peut passer d'un médium à l'autre sans grave conséquence sociale immédiate. Le corps et les gestes, même s'ils changent en fonction des activités et des époques, sont bien plus permanents dans le temps et dans l'espace, quelle que soit la communauté. Nous croyons donc que les gestes auxquels on associe des noms, plus rituels que fonctionnels au départ, sont les unités irréductibles de l'occitan.

Ce qui pour nous est en jeu, c'est le « patrimoine expressif » dont la notion nous semble bien plus proche du concept d'identité que la seule langue. Pour nous, l'enjeu supérieur à une pratique de la langue qui est souvent taxée de « gadget » parce que sa parole est souvent prise de manière revendicative, posturale et artificielle, c'est la production d'émotions et l'association de gestes essentiels à une pratique, même résiduelle, de l'occitan. Ou comment la spontanéité peut-elle s'exprimer en occitan.

C'est un programme qui manque sûrement d'ambition mais qui, selon notre idée, prend le problème à la base de ce que nous sommes et aspirons à être, à savoir des êtres sensibles.

Nous croyons que décharger l'occitan et l'occitanisme des responsabilités culturelles qu'il s'impose pour « fabriquer » des locuteurs est une bonne chose. C'est aujourd'hui cette responsabilité qui épuise les militants et qui alourdit le discours des élites technico-culturelles de l'occitan. C'est cette question de vie ou de mort à petit feu qui n'en finit pas d'occuper les esprits et ferait oublier de vivre pleinement et simplement en occitan. Peut-être faut-il s'habituer à ne pas avoir tout en occitan tout le temps : en fait nous y sommes déjà habitués, mais ne l'acceptons guère.

Nous croyons que l'occitan a de l'avenir s'il est envisagé comme un jeu avec tout ce que cela comporte de gratuité, de contingence et de renégociation, mais aussi d'adhésion, de plaisir et de spontanéité. Et pour développer cette culture du jeu, nous croyons qu'il faut jouer, bien plus que ce qu'on ne le fait, et surtout avec bien plus de monde qu'on ne le fait.

Et en ce qui concerne la fonction de la langue, Mistral en a donné la clé depuis un moment : la langue est la clé, non pas celle qui nous délivrerait d'une captivité romantique ou bien des chaînes dont l'ennemi intérieur nous aurait entravé ; la langue doit juste être la clé du jeu et le jeu une simple et bonne raison de bien vivre.